Chapitre 2

L'Antiquité et le luxe épicurien

Le luxe français du premier millénaire est une heureuse composante du luxe romain avec son confort, son goût et son sens de la fête, du luxe celtique gaulois authentique fondé sur la pêche et la chasse, moins raffiné, dont les habits rudimentaires sont plus adaptés pour les déplacements. La nouvelle religion chrétienne, avec ses moines enseignants et ses artistes constructeurs d'abbayes et d'églises, va lui apporter une dimension spirituelle.

L'Empire romain détrôné de son rayonnement luxueux...

Après l'effondrement de l'Empire romain d'Occident, dont les causes de décadence furent multiples, l'Europe et ce qui va devenir la France vont être plongées, pendant le premier millénaire, dans une situation particulière. Le développement de l'Empire romain avait pourtant laissé des traces positives : aqueducs, théâtres, monuments, villas, céramiques.

Les orgies de table, sexuelles et bestiales, le lucre, la corruption et les dépravations dont on a trace sur les fresques de Pompéi, l'abus du pouvoir et de l'argent, la cruauté, le mépris de certains êtres, l'asservissement des esclaves et les persécutions des premiers chrétiens ont contribué à l'abaissement de cette civilisation qui n'arrivait plus sur le plan militaire à maîtriser ses conquêtes et ses dominations. L'affaiblissement moral a coïncidé avec ces excès de luxe et a joué un rôle néfaste.

L'effondrement des civilisations mésopotamienne, égyptienne ou grecque s'était traduit par l'effritement de la cohésion d'une société qui ne se reconnaît plus dans ses élites et notamment les princes qui la gouvernaient. Les querelles intestines amenèrent la société à ne plus accepter de sacrifices pour un grand dessein ; elle devint vulnérable devant des envahisseurs éventuels, d'autant plus que la zone à protéger était de plus en plus grande et fragilisée.

Chez les Romains sont intervenus d'abord les assauts répétés des invasions barbares de l'Est qui ne rencontrent plus de résistance. Parmi ces invasions, il y a les Huns et leur chef Attila, venant

d'Asie et des plaines orientales européennes. Ils ne furent pas les seuls. Les Gaulois eurent leur part de revanche. Malgré une colonisation d'occupation de la Gaule par les Romains, qui avait relativement réussi, les Gaulois n'hésiteront pas à prendre leur revanche et à aller jusqu'aux portes de Rome.

Le deuxième élément qui aurait pu être fédérateur mais ne l'a pas été, c'est la montée progressive de la religion chrétienne. Au début, minoritaire et persécutée, cette religion va, à partir d'un noyau de quelques apôtres juifs, infiltrer toutes les couches de la population pour atteindre le sommet jusqu'à la conversion de l'empereur Constantin. Or, celui-ci, au lieu de se servir de ce ciment pour reconstituer la cohésion de son empire, va assister à sa dilution au profit d'une dérive orientale constituant la base de l'effritement définitif de l'Empire occidental. En revanche, cette base chrétienne contribuera à l'unification de la royauté franque et au développement de son luxe.

Un troisième élément, son orientalisation, va porter le coup fatal à l'Empire romain. À partir du IV^e siècle, il y a deux capitales : Rome et Constantinople, cette dernière l'emportant progressivement sur la première. Quand la première capitale n'exerce plus son rayonnement y compris luxueux et que les ferments de création se dirigent vers la seconde, la première va tomber comme un fruit mûr. Rome va disparaître comme Athènes ou Babylone. Pendant plusieurs siècles, un souffle civilisateur émanera de Constantinople, sous l'influence, à partir de 527, de l'empereur romain Justinien qui aimait le luxe et dont la femme, Théodora, ancienne danseuse de cirque, portait de sublimes vêtements couverts de perles et de pierres précieuses. C'est l'empereur Justinien qui fit construire une gigantesque église surmontée d'une coupole, Sainte-Sophie.

Constantinople supplanta l'Italie, car à la mort de Théodoric, un des derniers empereurs germains ayant occupé la Rome occidentale, Justinien l'Oriental chassa les Goths d'Italie. En 568, de nombreux Germains et Lombards occupèrent le nord de l'Italie, assimilant la nouvelle inspiration orientale où les mosaïques et les arabesques l'emporteront sur la rigueur des aqueducs, des théâtres circulaires et des temples aux colonnes dépouillées. En réalité, l'effondrement de Rome avait eu lieu non le jour de la conquête de Rome, mais celui où, en 476, fut destitué par les troupes germaniques, le dernier empereur romain Romulus Augustus remplacé par l'empereur germain Odoacre.

Le goût des Celtes pour la magnificence

Antérieurement aux conquêtes romaines, il existait chez les Celtes le goût des plaisirs...

Les Celtes ont laissé des ornements tels que de petits os sculptés, des vertèbres de poissons ou de menues coquilles percées pour faire des colliers, etc. La Monnaie de Paris a initié ses premières collections de bijoux dans les années 1990 en rééditant des anciennes pièces celtiques, véritables œuvres d'art, et dont certains motifs ne sont pas très éloignés des dessins modernes des surréalistes.

Le Celte, ami de la parure quinze siècles av. J.-C., est représenté par les Égyptiens dans des images caractéristiques en montrant sa chevelure tirée du front sur la nuque, renfermée dans une sorte de sachet, sur lequel sont cousus des rangs de perles, de petites

coquilles ou de grains végétaux. L'ornement de la tête est complété par deux plumes plantées en sens inverse sur le sommet du crâne. Pour tout vêtement, le Tamoul, c'est le nom donné au Celte, porte un manteau attaché sur l'épaule gauche et percé d'un trou, par lequel sort le bras droit.

Les Celtes de la haute société boivent du vin d'Italie ou des environs de Marseille, qu'un échanton apporte dans un grand vase qui parfois est d'argent, et où chacun puise à son tour. Les plats sont de terre ou d'argent. Bien avant (de - 450 à - 350), les artistes celtiques avaient repris un répertoire de motifs venus du Moyen-Orient et dont la mode s'était répandue dans toutes les régions riveraines de la Méditerranée centrale et occidentale, où vivaient les graveurs orientaux (sur os et ivoire) ainsi que des artisans grecs, formés aux mêmes écoles. Sans doute conviendrait-il d'ajouter à ces influences diffuses celle, plus directe, des peuples de la steppe (les Scythes¹ et les habitants de la partie orientale de la cuvette carpatique), proches voisins des Celtes.

Il ne reste presque rien des bois que savaient travailler à cette époque les charpentiers, les tonneliers, les boisseliers et les sculpteurs de cette période. On ne sait presque rien des vêtements de laine et de lin que portaient hommes et femmes, des chemises ouvertes, des braies et des manteaux colorés de bandes verticales ou de carreaux alternés que décrivent les auteurs antiques ou que laissent entrevoir quelques rares trouvailles.

Ont été retrouvés les métaux, l'or et le bronze des bijoux, le fer des armes et des outils, façonnés dans les ateliers spécialisés des places fortes, comme les monnaies tribales. Ils témoignent d'un art remar-

1. Une exposition au Grand Palais « L'or des Scythes » nous avait révélé ces trésors.

quable et d'une technologie achevée. Il est d'ailleurs probable que les nombreux colifichets de verre (bracelets, perles, figurine de chien polychrome de la tombe 31 de Wallertheim en Rhénanie) aux vives couleurs, qui se répandirent en Europe centrale et occidentale à partir du III^e siècle, étaient, eux aussi, coulés dans des ateliers comparables à ceux des orfèvres et des bronziers.

Héritiers des Celtes, les Gaulois gardèrent ce goût de la magnificence, avec leurs colliers d'or, leurs grandes épées et leurs lances. Le luxe, même assez avancé, a ainsi précédé ou accompagné les développements de l'agriculture et de l'industrie, considérées comme la vraie et solide richesse.

Les premiers Gaulois habitent encore des maisons de bois revêtues de terre battue, sous des toits de chaume et de paille hachée pétrie dans l'argile. Les peaux de bêtes leur servent de lits, de sièges et de tapis. L'argent couvre leurs sabres et leurs boucliers. Ils se parent du corail, de l'ambre, de la verroterie, exportés chez eux par les Phéniciens, les Ligures, les Étrusques, les Grecs. Des hommes, d'une condition moins élevée, portent des bijoux d'imitation. Les différents niveaux de luxe sont déjà les facteurs de différenciation sociale. C'est ainsi que l'art du paraître va créer les premiers clivages au même titre que la force physique.

Leur appareil guerrier est monumental. Bituit, roi des Arvernes, déploie une pompe extraordinaire. Son père, Luern, donnait dans ses montagnes des festins splendides, faisant remplir des citernes creusées de vin, d'hydromel et de bière ; tous les Arvernes accouraient à ses fêtes. Bituit le surpasse en magnificence. Dans une négociation avec les Romains, il étale un faste extraordinaire avec une nombreuse escorte, superbement vêtue, entourée d'énormes dogues de chasse, avec un barde qui chante la gloire de la nation

des Arvernes. Les Gaulois vendent aux autres peuples des étoffes à carreaux, des tapis brodés, avec certaines nuances de pourpre et d'écarlate qui ne se trouvent que chez eux. Ainsi la Gaule, non seulement consommait, fabriquait pour son usage des objets de luxe, mais elle en exportait aussi.

Les villas gallo-romaines ou la douceur de vivre

La civilisation romaine a, par sa conquête, pénétré la Gaule. Au sommet de la hiérarchie, les riches gallo-romains situaient leur villa dans un site pittoresque, sur le penchant d'un coteau, au bord d'un lac ou de la mer.

En ces demeures, le luxe se joignait à l'utile avec le jardin potager ou fruitier, la métairie, la maison de plaisance, les bosquets, grottes, piscines, fontaines, statues, les salles de festins, bibliothèques, galeries et bains. Ce type de maison comme la « villa » de Séviac a été récemment retrouvée près de Montréal du Gers et réhabilitée.

Les maisons n'avaient pas toutes la somptuosité des villas romaines, mais un décorum particulier pour ce qui est des salles d'eau appelées « thermes ». Les repas se prennent sur des lits rangés autour d'une table ornée d'incrustations sur laquelle est posée une grande diversité de viandes et de gibiers ou de légumes exquis. Déjà, le champignon, la truffe et l'art raffiné d'engraisser les volailles rivalisent avec la gourmandise romaine. Les vins les plus recherchés sont contenus dans des urnes de terre cuite, de marbre, ou de verre de plusieurs couleurs et rafraîchis dans la

neige. La Gaule romaine connaissait l'argenterie, des toilettes pour les voyages, des surtouts de tables mêlés de pierres fines, des vases d'argent ou de fine faïence, des fourrures, des coussins et une grande variété de parfums.

Les villes gauloises qui, pour se protéger à l'origine des animaux, sont construites sur pilotis, deviennent de plus en plus romaines, tant en ce qui concerne les monuments, théâtres (palais Gallien à Bordeaux, Orange, Nîmes, Arles) que les aqueducs (le pont du Gard, par exemple).

Au ^v^e siècle, les villes se couvrent de places publiques et de monuments. À la même époque apparaît la vogue de sources minérales de Vichy, des Pyrénées, des Vosges, d'Auvergne. Sidoine Apollinaire, personnage de cette société gallo-romaine, homme de transition, de mélange et de compromis, a décrit ce luxe gallo-romain. C'était un chrétien de mœurs élégantes ; un évêque qui avait été sénateur et préfet de Rome. Mystique à ses heures, il n'oublie pas les dieux qu'a chantés Virgile. Ami de la vie douce et civilisée, bien qu'il n'ait manqué ni de patriotisme ni de courage, lettré avec raffinement, il cite en détail comment l'on vit à Toulouse, Narbonne et dans les villes du Midi.

Dès cette époque, groupés en corporations, distingués par leurs bannières et amateurs de réunions joyeuses et bruyantes, les étudiants sont nombreux. Malgré l'institution des bourses – imaginées par l'empereur Alexandre Sévère –, ils appartiennent généralement à la noblesse. N'ayant de débouché ni dans le commerce, réservé aux affranchis, ni dans l'armée, aux mains des Barbares, ils se jettent avec ardeur vers la carrière administrative, ouverte à leurs ambitions et où le nouveau système gouvernemental multiplie les postes. Seules les études y donnent accès. La haute culture intellec-

tuelle n'est donc pas seulement la parure de tout homme bien né. Elle constitue le meilleur des sésames pour exercer des fonctions publiques et y faire carrière. Un avocat du fisc, un secrétaire de chancellerie, un préfet du prétoire doit être un lettré.

Le luxe de l'humaniste avec Ausone

Ausone est de son côté un personnage très caractéristique de ce luxe humaniste et intellectuel. Voici ce qu'il écrit : « *Bordeaux est mon pays natal. Là, le ciel est doux et clément, le sol, grâce aux pluies, bon et fertile, le printemps long, l'hiver attiédi dès le retour du soleil ; les fleuves y ont un courant bouillonnant qui, le long des collines plantées de vignes, imite le remous de la mer. Ses remparts de forme carrée s'élèvent en des tours si hautes que leur faite perce les nuages du ciel. À l'intérieur, on peut admirer des voies bien tracées, des maisons bien alignées, de larges places dignes de leur renom, des portes faisant face aux carrefours. Au milieu de la ville, le lit d'un fleuve alimenté de sources, qui, une fois rempli par la marée bouillonnante du divin Océan, offrira le spectacle d'une mer entière en marche avec ses flottes. Rappellerai-je la fontaine de marbre de Paros où se précipite un Euripe ? Que d'eau en sa profondeur ! Comme ses ondes s'enflent ! Avec quelle vitesse elle s'élance par les douze bouches de son ample margelle sans que jamais ses habitants ne l'épuisent pour d'innombrables usages ! Salut, fontaine à la source inconnue, sainte, bienfaisante, intarissable, transparente, verte, profonde, bruissante, pure, ombreuse ! Salut, génie de la cité ! Toi qui guéris par une gorgée, toi que les Celtes appellent Divona, la Divine ! »¹*

1. Cité par Jean Castarède, *Histoire de la Guyenne et Gascogne*, France Empire, 1997, p. 61.

Sa carrière est un modèle de ce que seront les esthètes ou penseurs qui le suivront – notamment dans cette région – tels que Montaigne et Montesquieu. Voici comment le décrit le grand historien Lavisse : « *Trente ans durant il se borna à enseigner dans sa ville natale. En 369 seulement, l'éducation du jeune Gratien, fils de l'empereur Valentinien, lui servit de marchepied vers les dignités suprêmes. Après une longue absence, rassasié d'honneurs et déjà vieux, il rentra dans sa patrie pour ne plus la quitter. Les dernières années lui furent douces. Il était riche. Il avait plusieurs villas dans le Bordelais, le Poitou, la Saintonge. Il y passait le meilleur de son temps, heureux, considéré, entouré de sa famille, de ses élèves, de ses amis, travaillant, écrivant, versifiant plus que jamais. La plupart de ses productions, les mieux venues, les plus savoureuses, sont le fruit de cette arrière-saison.* »¹

Avec lui va naître une nouvelle race d'admirateur et de jouisseur de luxe au sens noble du terme. Et c'est ce qu'il traduit quand il écrit pour son petit-fils, dont il a surveillé l'éducation avec une tendre sollicitude : « *Souris à ma vieillesse ! Puisse-t-elle reculer devant le terme fatal ! Puisse-t-elle se prolonger sans infirmité, assister à tes fêtes et contempler encore ces astres qui s'effacent, avant d'entrer dans la tombe. Oui, cher petit-fils, le retour de ton jour natal m'apporte un double profit et me fait sentir plus vivement le bonheur de vivre encore, car ta gloire grandit avec ton bel âge, et vieux je puis te voir dans la fleur de ta jeunesse.* »²

Par ces impressions délicates, par ces qualités tempérées et aimables, par cette sensibilité légère, Ausone a créé un nouveau style

1. *Histoire de France* de Lavisse.

2. Cité par Jean Castarède, *op. cit.*, p. 64.

de vie qui allie la pensée et le bien-être, la culture et le goût qui, d'après lui, sont indispensables.

Car c'est aussi un épicurien qui aime la bonne chère... Ses instructions à son cuisinier ont un délicieux accent lyrique : « *Vois si la sauce et les assaisonnements relèvent la saveur de tes plats, car on y est souvent trompé. Goûte-les pour t'en assurer. Que tes mains remuent et agitent tes bouillantes casseroles. Plonge vivement tes doigts dans la sauce brillante et que ta langue humectée les lèche en un vibrant va-et-vient.* » Et il devient presque intarissable lorsqu'il parle des huîtres : « *Les meilleures de toutes, nourrissons de l'Océan médocain, ont porté le nom de Bordeaux, grâce à leurs admirateurs, sur la table des Césars qui les a rendues aussi célèbres que notre vin... Elles ont la chair grasse et blanche, un jus doux et délicat où une légère saveur de sel se mêle à celle de l'eau marine.* »¹

À côté de ce nouveau style d'humaniste, dès les débuts du christianisme en Gaule, apparaît un esprit qui subsistera au cours des siècles, celui de l'honnête homme, qui, attaché à sa religion par les liens du cœur et de la tradition, n'entend cependant pas lui faire le sacrifice de sa culture classique. Inconséquence ou souci légitime de sauvegarder toutes les richesses matérielles, spirituelles, suprême apothéose du luxe ? « *Que sais-je ?* » écrira plus tard Montaigne avec sagesse. Viendra beaucoup plus tard se greffer cette aristocratie des vins, c'est-à-dire cette fascination exercée par de grands crus de vignobles que l'on appelle dans le Bordelais la « noblesse du bouchon ».

1. Cité par Jean Castarède, *op. cit.*, p. 65.

Les différents domaines du luxe gaulois

Costume et fibule

Les Gaulois portent un caleçon long, ni large ni collant, à mi-chemin entre la culotte et le pantalon. La forme latine de son nom gaulois, *bracæ*, les « bragues » ou « braies », est restée dans l'usage ; c'est à cause de cela que les Romains appelèrent la Gaule médiévale la *braccata* qui donnera sans doute plus tard le nom de braguette. Ce costume nous vient vraisemblablement des cavaliers et des nomades de pays froids ; il fut porté par les Germains. Les bragues représentent l'unique vêtement du « Gaulois mort » qui forme la petite applique en bronze d'Alésia ; on retrouve ce vêtement sur des monnaies gauloises ainsi que sur les panneaux de trophées de l'arc d'Orange. Par-dessus ce pantalon on passe une tunique à manches courtes ou longues, qui s'enfile par la tête avec, au bord inférieur, des franges ou dentelures. L'hiver, cette tunique se double de laine ou de fourrure. Elle peut tomber droite, sans ceinture, ou être retenue à la taille par une ceinture, ce qui la raccourcit, facilitant les gestes du travailleur. Cette tunique plus courte que la toge romaine portée surtout à la ville par les notables s'adapte aux deux sexes. Le mot *camisa* apparaît au IV^e siècle pour désigner la chemise, qui n'est pas latin malgré sa consonance mais vraisemblablement celtique ou germanique.

L'homme porte en outre un manteau pour sortir, soit en laine en forme de cape et attaché aux épaules par une fibule : le *sagum*, « saie » ou « sayon » du guerrier gaulois, soit en peau de renne. La *caracalla*, qu'un empereur emprunta aux Celtes avec son surnom, tombe jusqu'aux pieds sans manche avec un capuchon.

Les femmes portent aussi la tunique avec franges en superposant parfois plusieurs cache-nez autour du cou. Elles peuvent se recouvrir d'un long châle agrafé et laissent quelquefois apparaître une chemisette collante sur la poitrine.

La fibule est véritablement l'attribut gaulois. C'est une broche ou une tige métallique, tordue en son milieu en forme de ressort avec les deux extrémités s'accrochant l'une à l'autre.

Les femmes peuvent orner leurs vêtements de barrette, croix, clef, cabochon, plaque représentant un animal, qui sont les ancêtres des bijoux. On peut aussi y lire des inscriptions. Et il y a de véritables bijoux : colliers divers, médaillons en métal, en boules de verre, en perles. Les bagues ont été retrouvées en grand nombre, soit en métal précieux, soit en verre. Aux pieds, on porte des sandales, des chaussures montantes ou des sabots avec des socquettes de laine. La mode n'est pas encore née et il faudra attendre plusieurs siècles quand interviendra la différenciation des habits entre les hommes et les femmes. Mais les accessoires et les parures sont toujours présents et soulignent le clivage entre les classes sociales et les fonctions.

Le privilège de la salle de bains

Nous avons hérité des Romains la salle de bains qui apparaît dans les riches villas de campagne avec quelquefois des thermes. On reparlera plus loin des vestiges de la villa de Séviac en Gascogne qui nous donnent un exemple de ces riches habitations.

Les bains publics sont le grand apport des Romains. Appelés « thermes », ils s'élèvent dans les villes autour d'un temple, d'un

théâtre, d'un marché. L'usage en est si vite passé dans les mœurs qu'une agglomération d'importance très moyenne en possède plusieurs. Le développement de ces thermes, où le confort est mis à la portée des masses, est, comme celui des spectacles, une conséquence de la dictature impériale, soucieuse de conserver la faveur du peuple.

Au IV^e siècle, Ausone parle ainsi de sa toilette : « *Esclave, allons, debout, et donne-moi mes souliers et mon vêtement de lin. Apporte-moi tous les habits préparés par toi, car je sors. Donne-moi de l'eau courante, que je me lave les mains, la bouche et les yeux...* »¹

Le mot *sapo*, qui a donné le français « savon », est d'origine celtique ou germanique. C'était, dit Pline, « *Un produit fait de suif et de cendre, surtout de suif de chèvre et de cendre de hêtre, inventé par les Gaulois pour rougir les cheveux* »². Ainsi, les Gaulois s'en servaient aussi pour la teinture des cheveux leur donnant cet air un peu sauvage. La Gauloise de clans aisée est assise dans son fauteuil d'osier, son miroir à la main, et plusieurs femmes autour d'elle l'assistent dont l'une (l'*ornatrix*) la coiffe. Son torse est serré de bandelettes comme un corselet.

Le festin du soir

Les repas du matin et de midi sont légers. Le repas principal du soir, la *cena*, est le seul pour lequel on se met à table, et où l'on dresse un véritable couvert. Dans les classes aisées, les pièces du

1. Cité par Paul Marie Duval, *La Vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine*, Librairie Hachette, 1953, p. 106.

2. *Ibid.*

service de table sont très abondantes. Outre les chaudrons et casseroles, il existe déjà des céramiques, des écuelles et des gobelets. En raison des mille cinq cents kilomètres de côtes, crustacés et coquillages sont pêchés. La culture des huîtres fait la gloire de la Gaule. Au I^{er} siècle, Strabon parle des huîtres de l'étang de Berre, Pline de celles du Médoc et nous avons vu ce qu'en dit Ausone. Les fouilles ont livré des écailles en quantités innombrables. On conserve le nom latin d'un mets rustique italien, *moretum*, composé d'herbes, d'ail, de fromage et de vin. Servait-il à accompagner le gibier, la charcuterie ou les poissons ? En tout cas, l'ail et les oignons gaulois sont réputés ; l'huile est fabriquée dans le Midi ou importée d'Italie et d'Espagne.

La grande spécialité gauloise est la charcuterie, car les forêts sont remplies de troupeaux de porcs ou de sangliers. Chaque contrée a donc sa spécialité de charcuterie donnant ainsi naissance aux spécialités culinaires des différentes régions françaises qui constitueront plus tard une des bases de la gastronomie luxueuse.

Pour les légumes, Pline cite l'asperge sauvage du Palatinat, le fenouil marin, le panais, le chervis de Rhénanie et le grand raifort de Germanie, peut-être la betterave. Ausone se plaît à voir : « *La rosée déposée sur les pointes des légumes, et sur les larges choux se former des gouttes luisantes.* »¹ Il y a de gros pains ronds, des gâteaux ornés d'un losange en creux qui aide peut-être à les partager en parts égales grâce à des moules à imprimer en pierre dont on a trouvé des vestiges à Sens.

1. Ausone, *De Rosis nascentibus*, cité par Paul Marie Duval, *op. cit.*, p. 120.

L'on fait subir aux vins des traitements qui leur donnent un goût assez accentué et on n'hésite pas à les mélanger à d'autres produits. Mais la boisson la plus courante est une bière de blé ou d'orge appelée *kourmi*, ou cervoise, qui donnera le mot espagnol *cerveza*. Des mosaïques représentant la culture de la vigne à Séviac à Montréal du Gers, prouvent qu'un patricien la cultivait ici à cette époque. Cette culture, importée en Gaule par les Romains avec tout son cortège bachique, s'est imposée dans le Midi dès le 1^{er} siècle av. J.-C. pour remonter ensuite jusqu'à Bordeaux le long de la Garonne. Le vin était conservé dans des récipients à liquide que l'on fabrique aujourd'hui en verre et qui étaient alors en terre cuite. Les marques de potier, imprimées à l'aide d'un cachet gravé en creux, souvent sous le pied du vase, révèlent le nom du chef d'atelier ou celui de son ouvrier. Ainsi apparaissent les premiers arts de la table.

L'artisanat luxueux

Le filage se fait souvent à domicile, par les soins des femmes. Le rouet n'est pas encore connu et n'apparaîtra qu'à la fin du Moyen Âge.

L'élevage est florissant et les tissus sont teints grâce au tanin, extrait de l'écorce du chêne, que l'on se procure facilement. Le cuir vient en bonne place dans l'armement, l'équipement de l'homme et de l'animal. Casques, chaussures, cuirasses et boucliers, guêtres et jambières, ceinturons et fourreaux, tabliers d'artisan, selles et harnachement, bourses et sacs à main sont fabriqués en cuir. Les Gaulois avaient l'habitude de hisser, en guise de voiles, des peaux affinées et cousues qui ont fait l'admiration de César. L'usage des peaux et des fourrures était répandu chez les peuples des steppes européennes.

Pour fermer les récipients on emploie surtout, semble-t-il, des bouchons d'argile. Les aiguilles, peignes, jetons et charnières continuent à être en os, corne ou arêtes. L'osier est récolté en abondance dans un pays où les terres humides et les marécages ne manquent pas. Son prix de revient est assez bas.

La résine extraite de certains arbres comme le bois de pin a des emplois divers : fabrication des torches, calfatage des navires, préparation des vins, des médicaments ou des couleurs.

La frontière entre les objets utiles ou nécessaires et les objets de luxe n'est pas toujours évidente, ces derniers bénéficiant des découvertes ou des aménagements concernant les premiers. Tout au long de cette histoire nous verrons comment les progrès en matière de luxe sont tributaires des bonds technologiques des autres secteurs, car n'oublions pas que le luxe est aussi une industrie.

Le travail du bronze est délicat, raffiné et demande le concours d'artisans spécialisés, mais aussi lorsqu'il est luxueux, des artistes. La préparation de l'alliage du cuivre avec l'étain est, en majeure partie, importée de la Bretagne depuis 2 000 ans avant notre ère ; on fabrique en bronze de nombreux produits, aussi bien les armes, objets d'art (bijoux, fibules, ornements divers) ou l'art tout court.

Le luxe d'un édifice se mesure à la richesse et à la variété de ses marbres ou de ses pierres fines, à la beauté de ses mosaïques.

Boutiques et foires

Il est difficile de reconstituer l'étalage d'une sorte de bazar : draperie, flacons, boîtes rectangulaires. La boutique apparaît d'une manière spontanée, voire anarchique : elle commence par un étal puis s'organise.

À Dijon, par exemple, on a des traces où sont réunis, dans une même boutique d'alimentation, les comestibles et les boissons avec un marchand s'affairant derrière son comptoir, versant la boisson dans un entonnoir vers lequel le client, debout dans la rue, tend son récipient. D'autres gravures représentent des bonbonnes sur des barques ou des futailles sur des chariots qui resteront la pratique traditionnelle jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Dans une économie rudimentaire fondée sur la subsistance et où les échanges ne sont pas généralisés, la boutique est une forme de luxe. Au fur et à mesure de l'élévation du niveau de vie et de la généralisation du commerce, celui-ci se banalise et cesse d'être une activité luxueuse. On retrouve cela encore aujourd'hui en Afrique du Nord où les jours de souk sont presque des jours de fête, parce qu'ils favorisent les rencontres et les échanges.

Mais l'on n'a pas encore ces agglomérations qui vont marquer le deuxième millénaire et où les gens se retrouvent autour du plaisir, des jeux, des sens, de l'attrait du gain, du besoin de se rencontrer, de s'entendre et de faire nombre, comme ce sera le cas pour les foires du Moyen Âge.

La qualité des moyens de transport

Les déplacements sont facilités en Gaule, d'une part grâce au développement des voies romaines dont le réseau est l'un des plus beaux de l'Empire, mais aussi grâce à la fabrication perfectionnée des véhicules – chariots tirés par des animaux y compris les bœufs –, au réseau navigable et aux progrès de la construction navale. N'oublions pas l'importance du transport de personnes par voie fluviale.

Ces grandes voies romaines rayonnent à partir de Lyon, s'étendent par la suite à la partie ouest et nord-ouest du pays. Elles sont faites avant tout pour la poste impériale et les déplacements de troupes. Plus tard, de nouvelles voies viendront qui accompagneront, par exemple, les pèlerins de Compostelle, traçant ainsi de nouvelles perspectives impliquant notamment la nécessité de créer des relais d'accueil qui sont la base des futurs relais touristiques.

La qualité des voitures est remarquable. La charronnerie, la carrosserie sont à ce point développées chez les Gaulois que les Romains leur ont emprunté la plupart des noms et des formes de leurs véhicules. On a expliqué cette habileté et la supériorité technique des Celtes par leur origine d'anciens nomades qui se déplaçaient dans les pays boisés de l'Europe centrale, avant de se fixer en Gaule – où abondait aussi un excellent bois.

Cette supériorité gauloise sur les Romains va se retrouver aussi dans leur art de la chasse et de la pêche.

La chasse et la pêche devenues loisirs

Aux temps préhistoriques, la chasse avait été un moyen de vivre ; à l'époque de l'indépendance gauloise, elle est devenue un sport et un besoin luxueux. Au plaisir de la vénerie s'est ajouté le besoin de capturer des animaux pour l'amphithéâtre : ce spectacle a joué son rôle dans les jeux du cirque. Il a continué d'être offert au peuple par les empereurs chrétiens après la suppression de la gladiature. La chasse a toujours été le passe-temps préféré du Gaulois, favorisée dans ce pays aux terrains variés et riche en gibier. Le *Cynégétique* d'Arrien, rédigé en grec vers le milieu du II^e siècle en Asie Mineure où vivait son auteur, fait une large part aux méthodes des Celtes d'Europe.

La pêche est de son côté diversifiée et prisée. Les eaux côtières, les cours d'eau, les lacs et les étangs offrent d'abondantes ressources. Les Gaulois sont, avant la venue des Romains, amateurs de poisson. Ils apprécient le saumon de l'Océan, le thon et le muge de la Méditerranée : ce dernier se pêche au trident dans la boue des étangs côtiers ou à leur entrée, où – disait-on – les dauphins servaient de rabatteurs.

À la maison, les animaux sont mêlés à la vie des hommes. Le chien de chasse, de garde, de ferme ou de salon, emblème de la fidélité, est représenté sur les pierres funéraires à côté de son maître. Et l'on peut retrouver des images sculptées du gros chien de ferme couché face à un coq furieux, la queue en trompette, un collier à clochette au cou.

Les joies du cirque et de l'amphithéâtre

Rome avait élevé les distractions populaires au rang d'une institution. Le théâtre contribuait aussi à la diffusion du latin. Les spectacles romains obtiennent un grand succès en Gaule, notamment les courses de chars et de chevaux avec leurs paris. Ceux-ci se donnaient dans un cirque, édifice allongé en forme d'épingle à cheveux avec, à une extrémité, les douze écuries d'où partaient les chevaux qui rivalisaient en vitesse sur la piste.

Bon nombre de sports se pratiquent dans le cadre des jeux publics : l'équitation en vue des séances du cirque, voltige ou carrousel ainsi que les courses de chars. Les fils de famille ne dédaignent pas s'astreindre au dur entraînement des gladiateurs pour paraître dans l'arène. Ils s'adonnent aussi à l'escrime et à la chasse aux fauves.

Les gymnases gallo-romains n'ont pas laissé de traces matérielles. À peine connaît-on, à Nîmes, l'existence d'un jeu de paume (*sphaeristeria*) et de « xystes », c'est-à-dire des terrasses ou promenades ombragées qui pouvaient servir aux sports. Les gymnases sont annexés aux thermes, prolongés par des salles intérieures. Les thermes de Glanum (Saint-Rémy-de-Provence), remaniés vers la fin du I^{er} siècle, ont vu s'agrandir non leurs salles de bains, mais leur piscine découverte et leur esplanade, comme si les installations réservées au sport en plein air avaient pris à cette époque un développement particulier. Les concours sportifs qu'avait connus la Grèce avec les olympiades ne se retrouvent pas dans la Gaule romaine : les succès, on les cherche au cirque ou à l'amphithéâtre ; l'éducation physique est orientée vers la vie militaire.

L'évangélisation de la Gaule

Un climat favorable à une renaissance religieuse existait en Gaule aux premiers temps de la pénétration chrétienne. Tandis que des inscriptions mises au jour révèlent les tentatives de syncrétisme entre les vieilles divinités gauloises et les dieux romains, le culte de Rome et des empereurs semble avoir rassemblé les citoyens autour d'un véritable loyalisme politique. D'après Camille Jullian¹, les différents cultes jouissaient d'une étrange popularité dans la Gaule du II^e siècle. Les progrès de la christianisation ont été néanmoins lents. Ils s'accompagnent de légendes qu'un ouvrage à succès a reprises². Marthe, Marie-Madeleine et Lazare

-
1. Auteur d'excellents ouvrages sur la Gaule, qui parle des divinités d'origine orientale comme Mithra.
 2. Dan Brown, *Da Vinci Code*, Pocket, 2005.

chassés de Palestine auraient débarqué sur un radeau près des Saintes-Maries-de-la-Mer avec la sœur de la Vierge Marie et Sara, leur esclave noire. La piété populaire et la poésie se sont emparées de ce récit pour créer une tradition à laquelle on doit l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer ainsi que celle de Saint-Maximin, qui inspira le poète provençal de *Mireille*, Frédéric Mistral.

Même si on n'en a pas la preuve, la religion du Christ a été introduite en Gaule par des Orientaux et des Grecs, par la côte méditerranéenne. Cheminant par la vallée du Rhône, la Bonne Nouvelle atteint Lyon – lieu du martyr de sainte Blandine en 177 – qui demeure pendant plus d'un siècle le principal centre chrétien. L'évêque de Lyon est le chef de la jeune Église. Il porte encore aujourd'hui le titre de primat des Gaules. Quelques sièges épiscopaux, cités par Grégoire de Tours dans son *Histoire des Francs*, sont créés dès la fin du III^e siècle, auxquels s'ajoutent peut-être ceux de Reims et de Trèves. Mais l'hostilité des pouvoirs publics, la langue grecque parlée par les premiers prosélytes, ralentissent la diffusion de la nouvelle religion. Celle-ci ne prend réellement son essor qu'au début du IV^e siècle, après l'édit de Milan qui consacre la conversion de Constantin, empereur romain devenu catholique, l'un des événements les plus importants de l'histoire de l'humanité. C'est un « prodigieux et subit renversement » dans l'histoire religieuse. Dès 314, soit un an après le colloque de Milan, Constantin tient en Arles – ce qui montre l'importance de notre pays et l'éclatement de l'empire de Rome dont il avait fait sa résidence préférée – un concile réunissant les délégués de seize diocèses des Gaules.

Un sens aigu des réalités politiques et culturelles avait conduit l'Église à calquer son administration sur celle de l'État romain. En ce début du IV^e siècle, les cités sont des centres administratifs

actifs, dotés de leurs magistrats et de leurs curies municipales. Ces foyers de vie laïque vont devenir des foyers de vie religieuse. Chaque « *civitas* » voit naître une église conduite par un évêque ; les cent douze « *civitates* » de Gaule sont à l'origine de cent douze diocèses.

Jusqu'à Constantin, le culte chrétien n'avait pas eu droit de cité dans les villes ; on le célébrait hors les murs, souvent près du cimetière des fidèles. L'édification des premières églises ne remonte qu'à 312. Pauvres en bâtiments culturels chrétiens la plupart des régions n'abritent aucun monument chrétien antérieur au IV^e siècle. Il convient de noter la tradition consistant à adosser les cathédrales au mur d'enceinte de la cité. Il n'est guère de villes épiscopales en Gaule où cette coutume n'ait été respectée.

Dès le III^e siècle, certains chrétiens épris de perfection renoncent au monde pour mener, dans la solitude, une vie plus conforme à leur idéal religieux. Le monachisme est né au III^e siècle dans le désert égyptien et les premiers monastères chrétiens sont fondés par l'Égyptien Pacôme. La Méditerranée va servir de trait d'union. Gaulois issu d'une famille noble et païenne, mais lui-même converti au christianisme, Honorat avait voyagé en Grèce et en Orient où il avait été attiré par les attraits de la vie monacale. À son retour, il fonde, en 410, sur la petite île de Lérins, en face de Cannes, un monastère qui devient un foyer intellectuel et qui est encore aujourd'hui habité par des moines dans un des sites les plus beaux de notre pays et où le recueillement est un véritable luxe.

L'Aquitaine et la Novempopulanie, l'actuelle Gascogne, ainsi que Bordeaux sont appelées par Salvien « *la mœlle des Gaules* ». Il y voit une image du paradis terrestre dans le charme de ses sites si variés, la richesse de ses moissons, la fraîcheur de ses ombrages et

l'abondance de ses eaux. Selon Strabon, ses blés nourrissaient l'Espagne et pour Ammien Marcellin, ils approvisionnent les armées de la Germanie ; l'Afrique perdue, la Gaule devient le grenier de Rome (Claudien). La vigne y est cultivée de bonne heure et ses fruits sont connus à Rome. Columelle mentionne souvent les plants de Médoc. Nous l'avons vu pour Pline, les saumons de la Garonne dépassent tous les poissons de rivière. Sidoine Apollinaire vante ses lamproies ainsi que les truites de l'Adour. L'or abonde dans les Pyrénées, ainsi que sur les bords de l'Ariège et de l'Adour. César indiquait déjà la présence du fer. Selon Sidoine Apollinaire, les marbres de l'Aquitaine se taillent en colonne ; pour Anastase, ils décorent les portiques. Quant aux malades, ils cherchent la santé dans les eaux thermales, dont les sources sont sans doute aussi abondantes qu'aujourd'hui, comme les boues bienfaisantes. On y voit, dit Pline, sourdre en plusieurs endroits des eaux ici froides, là chaudes, ailleurs boueuses comme chez les Tarbelliens, habitants de Tarbes.

Le luxe barbare

Face à ce luxe gallo-romain, le luxe barbare a joué son rôle. Il était très divers suivant les races et quelquefois marqué par une certaine rudesse de mœurs. D'autres mêlaient à la barbarie des habitudes plus civilisées. Certains d'entre eux avaient aussi un fond commun celte. Au contact des Pyrénées, on était en relation avec une autre race, celle des Ibères. Leurs vêtements de laine sont hérissés de poils. Dans leurs montagnes, ils vivent de pain de gland. Ceux de la plaine mangent de la viande, boivent de l'hydromel ; ils ne s'enivrent pas comme les Germains ou comme feront les Gaulois, quand la vigne sera multipliée dans les plaines et sur les coteaux.

Le sobre espagnol gardera quelques-uns de ces traits, ce qui ne l'empêchera pas d'aimer prodigieusement les étoffes voyantes et les pierres précieuses.

Témoin de leurs invasions, Sidoine Apollinaire, issu du raffinement et de l'éducation romaine, parle de ces différents peuples qui sont les envahisseurs : « *Je suis, dit-il, au milieu des peuples chevelus, obligé d'entendre le langage du Germain, d'applaudir, avec un visage contraint, au chant du Bourguignon ivre, les cheveux graissés avec du beurre acide... Heureux vos yeux ! Heureuses vos oreilles, qui ne les voient et ne les entendent point ! Heureux votre nez qui ne respire pas dix fois le matin l'odeur empestée de l'ail et de l'oignon !* »¹

Et c'est finalement l'amalgame de toutes ces composantes dont certains, comme on le voit, n'étaient pas toujours très raffinés qui va donner le luxe français.

Décor des églises... avec grand zèle

Les papes Célestin 1^{er}, Sixte III, Saint Hilaire décorent avec magnificence les églises de Sainte-Sabine, de Saint-Paul, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Jean-de-Latran, de Saint-André à Rome. La Gaule n'en est pas encore là.

Il faut nommer, en tête de ces pontifes amis des arts, le pape Simplicius (mort en 583). Sa modestie, sa vie d'abnégation ne sont égalées que par sa libéralité pour les églises, par son goût pour tout ce qui servit à la décoration splendide et à la beauté de

1. Apollinaire, *In panegyris majoris*, cité par Baudrillard, *Histoire du luxe*, librairie Hachette, 1880, tome III, p. 23.

sa métropole. Les deniers donnés par les fidèles sont employés à la magnificence des sanctuaires et au soulagement des pauvres. Impartial au nom de l'art, ce pontife éclairé achète, orne les temples païens ruinés et délaissés. Il les purifie en les consacrant au culte du Christ. Il achète une ancienne synagogue des Samaritains et en fait don à l'Église romaine.

On sait que ce fut un roi goth, Théodoric, qui conquiert Rome par surprise. Dès son installation, il a joué un rôle essentiel en matière de luxe public. C'est lui qui institue des magistrats chargés de veiller à la conservation des chefs-d'œuvre de l'Antiquité.

« Comment, écrivait-il à Symmaque, n'admirerions-nous pas ces beaux ouvrages, puisque nous avons eu le bonheur de les voir ? Conservez-les, veillez-y sans cesse. La dégradation de ces merveilles doit être un sujet de deuil. »¹ Et s'il fallait un jour décerner un prix à l'ancêtre des conservateurs du luxe, c'est sous cet antique patronage qu'il faudrait le placer, alors que l'on serait tenté de lui donner l'image d'envahisseur barbare.

Le luxe des Francs instauré par Clovis et son célèbre vase de Soissons

En 476, une ère nouvelle est née : celle du Moyen Âge. Cette « nuit étoilée », comme on l'a appelée, inaugure pourtant une période assez obscurantiste dans laquelle les gens vivaient dans une totale ignorance des événements du monde, ne sachant ni lire ni écrire et ne se guidant que grâce aux mystères de la foi. Ce

1. Cassiod, 1 IV, cité par Baudrillart, *op. cit.*, tome III, p. 31.

début de cinq siècles qui nous séparent de l'an mille va constituer une date charnière présentant plusieurs caractéristiques :

- tout d'abord une grande dispersion des influences et des pouvoirs au sein de l'Europe ;
- au milieu de cette dispersion, la seule unité susceptible d'apporter un rayonnement civilisateur est celle de l'Église catholique avec ses moines. Le royaume des Francs est né inauguré par le roi Clovis qui après l'épisode du vase de Soissons, attitude typiquement luxueuse, se convertit au catholicisme pour plaire à son épouse et inaugure la série des grandes dynasties monarchiques françaises ;
- dans cet éclatement quelques pays semblent prendre le pas sur les autres et parmi ceux-ci – malgré quelques vicissitudes, dont les rois fainéants français, ce qui est aussi une forme de luxe – la France va asseoir son rayonnement. Nous verrons que dans la deuxième partie du Moyen Âge, c'est plutôt l'Italie qui l'emportera sur nous grâce à son sens du commerce, de la beauté et au réactivisme intelligent des traces laissées par les Romains ;
- l'apogée de cette civilisation a été marquée par l'accession d'un grand empereur, Charlemagne, qui à lui seul a incarné l'ordre, la puissance et le luxe, mais n'a pas eu la descendance permettant de conforter ce rayonnement.

Ainsi, après l'effondrement de l'Empire romain, la religion chrétienne, qui avait commencé à pénétrer dans notre pays, fut de nature à prendre le relais. Les moines éprouaient le besoin de s'organiser. L'un d'entre eux, saint Benoît, enseigna que la pénitence n'était pas suffisante pour obéir au Christ. Le travail lui paraissant une valeur fondamentale, sa devise fut : « Prie et travaille ». Assisté de quelques moines, il fonda une congrégation qui

vécut selon ce principe et prit le nom de Bénédictins. Ils couvrirent l'Europe de monastères, faisant les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Une fois consacré, le moine alterne l'assistance aux offices religieux et aux travaux, notamment de réflexion. Ce furent les premiers à recopier sur des parchemins des textes anciens ou religieux qu'ils illustraient. Leur science porte aussi bien sur la Bible que sur les textes grecs ou latins qui, sans eux, auraient été définitivement perdus. Certains découvrirent plus tard les vertus curatives et apaisantes de cette liqueur qu'ils inventèrent, la Bénédictine.

Le luxe de la transmission du savoir passe donc par ces religieux qui y ajoutent d'autres savoir-faire, comme la culture de la terre destinée à nourrir les pauvres et de la vigne, qui constitue aussi un art particulier. Mais ce sont eux les véritables maîtres de l'enseignement, des écoles, des hospices.

En ces temps d'insécurité, les moines accueillent les voyageurs dans leurs abbayes, s'improvisent en quelque sorte comme hôteliers ou aubergistes. Les seuls refuges possibles deviennent ainsi les monastères où les voyageurs audacieux, toujours bien accueillis, s'associent à la vie contemplative des moines. Ils sont, à ce titre, les pionniers d'une certaine forme de luxe touristique fondé sur la contemplation.

Les moines ont aussi une autre fonction : celle d'instruire les enfants vivant près du monastère. Ils leur apprennent à lire, à écrire, à compter puis à parler le latin et à comprendre la Bible. Le monastère est le seul lieu où s'exercent l'enseignement, la réflexion et la conservation des archives des cultures grecques et latines.

Toutes les régions de l'Europe n'avaient pas été atteintes par la conversion au catholicisme. C'était le cas de nombreuses régions

d'Allemagne ou du nord de l'Europe. En revanche, beaucoup de monastères s'installent en Irlande et en Angleterre, pays insulaires qui n'ont pas été touchés par les grandes migrations.

L'abbaye a été facteur de civilisation dans la mesure où elle a servi à garder et même à accroître le dépôt de la culture, tout en étant aussi un modèle de ferme et de manufacture moderne. On y fabriquait de la toile, des draps. Ce fut ainsi une école, un atelier, un musée. L'immunité des terres dont elle dispose est un immense bienfait. À l'abri de ces forteresses religieuses, que les envahisseurs et les brigands respectent, le flambeau des arts, qui aurait pu être éteint, est conservé et entretenu. Un lien ininterrompu est maintenu entre le passé et l'avenir, grâce aux moines qui savent concilier la prière avec la transmission du savoir.

L'or et l'argent, symboles éclatants de richesse et de puissance, entrent pour une grande part dans les représentations du culte. L'évêque et l'abbé portent une crosse, une mitre et un anneau épiscopal en or, avec une pierre de couleur. Les reliquaires sont garnis de pierres du plus grand prix. Le vase de Soissons n'était lui-même qu'un vase d'autel d'une beauté extraordinaire.

Saint Éloi : patron du luxe

Ce fut à cette époque que naquit l'admirable orfèvrerie portant des noms célèbres comme Mabuinus, orfèvre gallo-romain du ^v^e siècle qui fut illustre par ses calices et ses croix d'or. De remarquables spécimens de cette orfèvrerie mérovingienne subsistent encore aujourd'hui. On peut voir le fourreau d'épée et les abeilles d'or avec d'autres ornements qui renfermaient le tombeau du roi Childéric à Tournai, ainsi que le vase d'or trouvé près de Chalon-

sur-Saône, calice de chapelle privée composé d'une coupe supportée par un pied conique.

Ce beau luxe de l'orfèvrerie religieuse eut un représentant immortel et un patron populaire : saint Éloi, dont le nom brille dans l'histoire de l'art de ces siècles.

Limoges était depuis longtemps déjà en possession d'une renommée sans égale pour l'orfèvrerie. Cet art de luxe avait en effet ses traditions, ses écoles, ses maîtres. Le père d'Éloi, frappé des dispositions de son fils, le mit en apprentissage chez un orfèvre qui dirigeait alors dans cette ville la fabrique des monnaies royales. Devenu maître habile à son tour, le jeune homme alla se placer sous le patronage du trésorier du roi. Le roi Clotaire désira qu'on lui fit un trône d'or et de pierres précieuses. On cherchait un artisan capable. Éloi fut proposé par le trésorier. La quantité d'or qu'on lui avait confié lui avait permis grâce à son habileté de fabriquer deux trônes au lieu d'un, ce qui montrait en outre son honnêteté. Le futur saint Éloi devait être élu évêque de Noyon, quoiqu'il n'eût jamais été clerc, servi par son art et sa renommée. Le roi Dagobert lui fit don d'un domaine près de Limoges. C'est là que cet homme éminent fonda en 631 un monastère, qui devint une célèbre école d'orfèvrerie. Il mêla avec talent la religion et l'art.

Dans un couvent de femmes, qu'il fonda à Paris sur des terres qui lui avaient été confiées, il appliqua à l'orfèvrerie, aux tissus et à la broderie en or des étoffes destinées aux usages et aux habits des ecclésiastiques. La renommée de cette abbaye se répandit...

Pendant de longs siècles on admira les travaux dont Éloi avait orné les tombeaux de saint Martin à Tours et de saint Denis, dans l'abbaye où ce saint martyr fut inhumé. « *Il composa aussi*, dit un auteur, *des vases et des sculptures magnifiques pour ce monu-*

ment ; il couvrit d'or le devant de l'autel et posa aux quatre coins des parures d'or enrichies de pierreries ; il forgea le pupitre et les portes du sanctuaire et il entourra d'une balustrade d'or la sépulture du saint. Il fit de la basilique de Saint-Denis le plus bel ornement des Gaules. »¹

Cet homme, si original et si supérieur, ce conseiller, ce ministre, ce monétaire de Dagobert, véritable saint patron du luxe, ne cessa pas de mêler lui-même les travaux de l'épiscopat et ceux de l'art qu'il a illustré. Il fabriqua pour saint Quentin, pour saint Piat et plusieurs autres saints, des châsses d'orfèvrerie et couvrit d'or leurs tombeaux.

Face aux rois fainéants, le luxe survit

Là encore, les moines jouèrent un rôle de conseillers auprès de la cour de France, c'est-à-dire auprès des Mérovingiens, transcrivant avec leur science les comptes rendus et adressant les lettres aux chefs d'État. Le royaume trouva une meilleure organisation grâce à eux. Dans d'autres pays, ces moines convertirent les populations. Un moine chrétien du nom de Boniface voulut prouver aux Germains du Nord que Wotan, le dieu qu'ils adoraient, n'était qu'un personnage de légende et que le vrai Dieu avait envoyé son fils en Palestine. Il s'attaqua à l'arbre sacré où les Allemands avaient l'habitude d'adorer Wotan et l'abattit à coups de hache. Tout le monde crut qu'il allait être puni mais, comme rien ne se passa, ils se firent baptiser par Boniface qui, malgré sa bonté, sera ensuite assassiné en 754 par les adeptes de l'ancienne religion.

1. Cité par Baudrillart, *op. cit.*, tome III, p. 49.

Malgré ce martyr, les moines commencèrent à être appréciés des populations à qui ils enseignaient comment cultiver les champs, protéger les animaux des maladies, etc. Ce sont eux qui véhiculèrent dans toute l'Europe cette science, base du savoir-vivre et finalement du luxe, à l'usage de ces peuples dénués de tout.

L'Europe n'a presque plus de lien avec l'Empire byzantin qui s'est étendu sur l'Anatolie (la Turquie actuelle), d'où étaient partis les Celtes avec comme capitale Constantinople, une grande partie de la Grèce, le sud de l'Italie, c'est-à-dire la Calabre, la Sicile, la Sardaigne et deux villes de l'Italie du Nord : Ravenne et Venise. Si l'on examine une carte de l'Europe, des années 500 à 1000, on comprend toutes les composantes et les dissensions que connaîtra notre continent jusqu'à nos jours. On y voit l'importance du royaume franc jusqu'à la mort de Clovis qui couvre la majeure partie de la France à l'exception de la Guyenne, de la Gascogne et de la Bretagne. On y voit les peuples slaves et une distinction entre le Khanat bulgare et ce qui sera plus tard la Russie. On y voit également la grande œuvre de conquête de Charlemagne qui a été le premier souverain européen adepte du luxe, ne serait-ce que par la pompe avec laquelle il se fit sacrer empereur.

Plus tard, les monastères servirent d'étapes pour les pèlerinages et vers Saint-Jacques-de-Compostelle dont on peut retracer les itinéraires avec les grandes dates. C'est en 813 qu'une lumière surnaturelle conduisit un ermite vers une sépulture à Compostelle, lieu où l'on retrouva les restes de saint Jacques, l'un des douze apôtres. L'évêque de Puy-en-Velay, puis de Vézelay, organisa à partir de 950 des pèlerinages qui traversèrent la France et les Pyrénées par le col de Roncevaux. Les différentes étapes sont marquées au fil des siècles par des haltes et même des itinéraires de vignobles jalonnant les principales étapes.

Les rois francs aimaient se donner des airs d'empereurs romains. Les événements de leur vie devinrent l'occasion de fêtes et de réjouissance ; on se livrait à des banquets, à des danses, à des jeux, à des spectacles dont la munificence royale faisait les frais, accompagnés de combats d'animaux, de tigres, de lions. Les conciles protestèrent. Seuls survécurent dans notre pays et en Espagne les combats de taureaux qui initialement avaient été inventés en Crète.

La fauconnerie était pratiquée par les riches gallo-romains ; les Francs, qui eux-mêmes la connaissaient, n'eurent qu'à la développer. La vénerie s'organisa d'une façon royale sous Childebert II. Les rois, en effet, se réservaient la chasse. Plus tard l'appareil de chasse deviendra plus magnifique et la vénerie royale sera un de ces luxes de la couronne de France qui fera le plus intimement partie du train de maison et des splendeurs de la cour.

Liées aux corporations, aux confréries, les fêtes ont un caractère religieux, par lequel elles se rattachent à une idée morale, à l'idée de fraternité, de secours mutuel. Plusieurs prélats donnent des repas publics à l'occasion des fêtes religieuses.

En Gascogne, les comtes d'Armagnac se sont alliés aux Sanche (ou Sanz) d'origine arabe et se signalent par le caractère belliqueux et autonomiste vis-à-vis du pouvoir central. En Provence, de multiples entités se créent autour de particularismes locaux. Dans certains cas, comme à Tarascon, ce sont les constructions celto-ligures, symbole d'une double occupation : celle venant du Sud, celles des ligures qui s'installèrent ensuite en Lombardie, et celle du Nord, celle des Celtes, avec leurs prêtres, les druides, autre peuplade ayant occupé la Gaule et notamment la Bretagne bien avant les Romains.

Charlemagne donne au luxe ses lettres de noblesse

S'il fallait décerner un trophée au plus grand roi de l'histoire qui a su concilier luxe et raison, l'élu serait Charlemagne.

Rappel historique

Il est le petit-fils de Charles Martel, celui-là même qui avait arrêté les Arabes à Poitiers en 732, bataille historique qui, si elle avait été perdue, aurait pu changer la marche de l'histoire. Les Mérovingiens avachis sur leur trône ou leurs carrioles traînées par des bœufs – on les a appelés les « rois fainéants » – formaient l'image d'une certaine décrépitude du luxe. En plus, ils ne faisaient que répéter les discours de leurs ministres... L'un de ces ministres était Charles Martel : grâce à qui les Arabes évacuèrent notre territoire. Il eut un fils, dit Pépin le Bref car petit de taille. Devenu comme son père intendant, c'est-à-dire l'équivalent d'un Premier ministre, il refusa d'être le second. Il fit un coup d'État, déposa les Mérovingiens et se proclama roi des Francs, royaume qui à l'époque représentait la moitié de l'Allemagne et une partie de la France actuelle. Le fils de Pépin, Charlemagne, homme de très belle stature, courageux et très intelligent, agrandit son royaume en franchissant les cols des Alpes pour conquérir l'Italie, chassant le roi des Lombards, qui avait usurpé son titre et le territoire, redonnant au pape des terres, puis s'attaquant à l'Espagne, occupée par les Arabes. Charlemagne envahit l'actuelle Autriche qu'il débarrassa des tribus venant de l'Est analogues à celles des Huns. La partie orientale de l'Allemagne était occupée par les Saxons qui n'étaient pas chrétiens. Charlemagne dévasta leur

pays et les convertit après en avoir fait égorger des milliers. Ainsi, il réunit pendant son règne une grande partie de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, fixant sa capitale à Aix-la-Chapelle, en Allemagne.

Le luxe de l'enseignement

Outre ses talents militaires, Charlemagne était un souverain lettré : son luxe était l'enseignement. Lui-même parlait couramment le grec, le latin et l'allemand, faisant partout ouvrir des écoles, prononçant d'admirables discours. Il prit des cours de rhétorique tout en continuant ses exercices physiques axés sur la chasse et la natation. Mais son luxe ne s'étendit pas à l'habillement. Vêtu sobrement d'une chemise de toile et d'une longue culotte, il gardait toujours à ses côtés l'épée. Il en imposait surtout par sa haute taille qui contrastait avec celle de son père. Il revêtit de temps à autre ses habits de cérémonie avec sa couronne sertie de pierres précieuses. Il avait le sens de l'organisation et du commandement, nommant des juges et des intendants. Il était à la fois le défenseur de la chrétienté et du pape qui posa sur lui en 800 la couronne d'empereur du « Saint Empire romain germanique ». Les émissaires du monde entier vinrent lui rendre hommage, y compris le puissant empereur d'Orient, héritier du royaume romain de Constantinople, ainsi que le calife Haron Al Rachid, descendant de Mahomet qui venait de créer la religion musulmane qui va s'étendre autour de la Méditerranée et jusqu'en Inde.

Ce grand empereur, animé par le génie de la guerre, celui de la législation et surtout celui de l'organisation, n'encouragea que le luxe favorable à cette civilisation qui lui tenait à cœur ; il répu-

diera le plus possible de sa cour les frivolités et les dépenses ruineuses et s'efforcera de lutter contre l'invasion du faste et des raffinements corrompeurs dans la classe élevée. Charlemagne va créer, grâce à cette domination conquérante, l'équivalent d'une nouvelle civilisation qui sera le pendant de la grande civilisation romaine, mais qui laissera moins de traces à cause de la rivalité des successeurs. Le luxe monarchique sera, sous ce chef d'une nouvelle dynastie, en sensible progrès.

Le raffinement culinaire

Les charges de cour renaissent avec un éclat inaccoutumé : c'est le mansionnaire chargé de préparer l'hospitalité que devait recevoir le prince dans ses voyages, le camérier, dont la fonction est liée au luxe car elle consiste en grande partie à veiller à la décoration du palais, le gardien de la vaisselle, les grands veneurs et d'autres emplois secondaires qui contribuent aux pompes de la maison royale.

Charlemagne va ériger la cuisine en art culinaire. La table est appelée à devenir, avec ses accessoires innombrables de cuisine et de domesticité, l'une des plus coûteuses charges de la maison royale.

Certains fonctionnaires, les juges par exemple, envoient des fruits à la cour. À l'aide de tributs de ce genre, le verger impérial à Paris devint un lieu unique. Ses jardins présentent la réunion des arbres fruitiers la plus complète et on y voit fleurir l'iris, l'héliotrope, les roses, les lis, etc. La sollicitude que Charlemagne déploie pour ces productions délicates égale son goût pour l'introduction des plantes alimentaires. C'est donner au luxe de table un caractère utile, créant pour les peuples une source de bien-être.

On rencontre dans les capitulaires, les archives de l'époque, des renseignements sur ces raffinements. Il y est fait mention des truites de Genève, de l'excellent miel de Metz. On trouve nommé tels vins qui ont gardé ou perdu leur vogue : les vins d'Auvergne, le vin de Nîmes, l'hypocras ou *claretum*, mélange de vin, de miel et d'une infusion de plantes aromatiques ; c'est le vin cuit, etc. On vante aussi les vins du Midi et certains vins de la Champagne.

Les fauconneries sont abondamment fournies d'éperviers et de faucons. On entretient des oiseleurs, des fabricants de filets, des officiers et veneurs en grand nombre, en magnifique équipage avec des chevaux superbement caparaçonnés.

Farniente en France

Charlemagne, installé à Aix-la-Chapelle en Allemagne, ne devait venir qu'une seule fois à Paris. C'est pourtant en France qu'étaient situées les résidences où il aimait à se reposer : Doué, aux confins de l'Anjou et du Poitou ; Audiacum, dans le diocèse de Saintes ; Kiersy, près de Noyon ; Ébreuil, dans une localité de la région qui forme aujourd'hui le département de l'Allier ; Herstal, près de la Meuse, et parfois Compiègne.

Un rôle pour les femmes dans ce luxe de cour

Charlemagne va faire participer « les reines » à l'administration non seulement du palais, mais des domaines impériaux. En l'absence du roi, la reine Berthe, sa mère – celle que les légendes nomment « Berthe aux grands pieds » ou « Berthe la Débonnaire » – présidait à l'administration du palais. L'amour de Charlemagne pour les femmes lui permit d'avoir neuf épouses, les unes enlevées par une

mort prématurée, d'autres librement répudiées. Il eut aussi de nombreuses concubines : c'était un prince, dit son chroniqueur, « *plusculum mulierosus* »¹.

Chaque reine se distinguait par son caractère et ses habitudes. Elles eurent une conduite exemplaire, à deux exceptions près ; on dit que l'une était méchante, tandis que l'autre aimait passionnément le luxe afin de rehausser sa beauté. Cette dernière qui s'appelait Luitgarde, était la fille d'un comte allemand. Elle s'efforçait d'éclipser les autres femmes par la somptuosité des étoffes qu'elle portait, découvrant à sa manière l'une des fonctions du luxe. Au cours des fêtes, la richesse de son diadème, les pierreries qui étincelaient sur son cou, sa robe teinte de pourpre, les bandelettes qui couraient dans ses cheveux, les fils d'or qui attachaient sa chlamyde, avaient vite désigné la reine aux yeux de tous.

L'histoire a jugé plus sévèrement les filles du grand empereur, d'une culture intellectuelle raffinée mais d'un luxe excessif. C'est aux fêtes et aux chasses que l'on admirait la blonde Gertrude, enveloppée dans un manteau retenu par une agrafe d'or enrichie de pierres précieuses, la tête ceinte d'une couronne diaprée de pierreries. Berthe portait de riches fourrures d'hermine, Gisla, un voile rayé de pourpre. Les toilettes de ses autres femmes Rhotaide et Théodrade offraient la même richesse, avec des particularités qui étaient déjà une forme de mode ou de goût personnel, comme la recherche des perles étrangères, et un cothurne d'une forme particulière dit « cothurne tragique », dont l'une des filles de l'empereur aimait à se parer avec une affectation théâtrale, affichant là encore la fonction ostentatoire du vêtement.

1. Aux multiples femmes.

On avait vu les gants apparaître pour la première fois avec les Gallo-Romains. Ils sont devenus d'usage général. Les chroniques des églises mentionnent des gants de luxe à l'usage des prélats, évêques ou abbés. Et l'orfèvrerie est confirmée par une charte royale.

Étoffes chatoyantes et richesse des enluminures

La fabrication des étoffes et des tapisseries s'introduit peu à peu en France, ainsi que les procédés du tissage. Au cours du premier tiers du IX^e siècle, Saint Angelme, évêque d'Auxerre, fait fabriquer pour le chœur de son église un grand nombre de tapis ; plus tard, au X^e siècle, à l'abbaye de Saint-Florent de Saumur, une manufacture d'étoffes attirera les regards. Les manuscrits enluminés et rehaussés d'or et de gemmes commencent à se généraliser.

Les fameuses Heures de Charlemagne et la Bible dite de Charles le Chauve sont deux merveilles conservées à la Bibliothèque nationale.

La peinture sur verre, qui donnera plus tard les vitraux, appelée à jouer un rôle dans le luxe décoratif religieux, paraît dater de Charles le Chauve. Au IX^e siècle, le luxe a fait irruption sur les costumes sacerdotaux ; pendant les cérémonies, les chasubles et dalmatiques s'étaient brodées, brochées, garnies de perles, de galons et de franges.

La grande peur de l'an 1000

Malheureusement, à la mort de Charlemagne en 814, ses trois successeurs qui se partagent son empire, l'Allemagne, la France et l'Italie, ne peuvent résister à l'émancipation des anciens ducs de

Guyenne, Gascogne et Normandie. Des tribus du Nord, venant de la Suède appelées les « Vikings », envahissent de nouveau les bandes côtières avant de s'installer en Normandie, ce qui leur permettra des incursions dans les ports de l'Europe du Sud jusqu'en Sicile. Les Slaves fondent un grand royaume s'étendant jusqu'à la Russie.

La France va désigner un roi, interrompant la descendance de Charlemagne. C'est Hugues Capet en 986 qui va fonder la dynastie des Capétiens d'où descendront les rois de France jusqu'à la révolution, y compris la dynastie des Valois et des Bourbons. Quant à l'Angleterre, elle avait été conquise par un navigateur danois du nom de Cnut. Plus tard, les Normands, avec Guillaume le Conquérant, reprendront le contrôle de ce pays. Othon (936-973), après avoir arrêté les Magyars à la bataille de Lecheeld en 955, annexe le nord de l'Italie et devient donc le souverain le plus puissant d'Europe et couronné, à ce titre, par le pape, empereur du Saint Empire romain germanique.

Aperçu chronologique

503	Clovis, roi des Francs, se convertit au christianisme.
596-597	Le pape Grégoire 1 ^{er} envoie une mission chargée de convertir les Anglo-Saxons.
711-713	Des musulmans d'Afrique du Nord envahissent et conquièrent le royaume wisigoth d'Espagne.
732	Les Francs arrêtent les musulmans à Poitiers.
793	Des Vikings pillent le monastère de Lindisfarne en Northumbrie.
800	Charlemagne est couronné empereur le jour de Noël.

.../...

843	Les successeurs de Charlemagne divisent son empire en trois, au traité de Verdun.
856-857	Une armée Vikings saccage Paris.
882	Kiev devient la capitale du premier État russe.
889	Dissolution définitive de l'empire de Charlemagne, à la mort de Charles le Gros.
911	Une abbaye fondée à Cluny (France) lance la réforme de l'Église.
911	Les Vikings sont autorisés à s'établir en Normandie.
927	Athelstan, roi de Wessex, unifie les Anglo-Saxons pour créer le royaume d'Angleterre.
955	Othon 1 ^{er} , roi de Germanie, bat les Magyars à la bataille de Lechfeld.
987	Hugues Capet devient roi des Francs.
Vers l'an 1000	Des Vikings venus du Groenland établissent une colonie de courte durée sur l'île de Terre-Neuve.

C'est dans cette atmosphère confuse qu'intervient ce que l'on a appelé la grande peur de l'an 1 000, comme l'écrit Baudrillard : *« Le X^e siècle est, entre tous, une époque de misères et de ténèbres. Les fléaux vont se déchaîner contre l'Europe, soit qu'ils viennent de la nature, soit qu'ils viennent des hommes. Les famines meurtrières reviennent sans cesse avec une intensité effroyable. Du VI^e au X^e siècle on ne saurait compter les famines. Malheureusement, au XI^e siècle, il y a quarante-huit années de famine et d'épidémie. L'humanité et les mœurs achèvent de succomber sous ces épreuves trop fortes. Il y a des instants où l'on retourne à l'anthropophagie. Les riches vont maigrir, les pauvres rongent les racines des forêts... Sur les chemins, les forts saisissaient les faibles, les déchiraient, les rôtissaient et les mangeaient.*

Quelques-uns présentaient à des enfants un œuf, un fruit, et les attiraient à l'écart pour les dévorer. Un homme étala de la chair humaine sur le marché de Tournus. Il ne nia point, et fut brûlé ; un autre alla, pendant la nuit, déterrer cette même chair, la mangea et fut brûlé de même. »¹

Cette époque est catastrophique, d'autant plus que le monde a été envahi par les sorciers et les sorcières. L'agitation est démoniaque : des flagellants courent par milliers, hurlent des cantiques funèbres, se déchirent le corps à coups de pointes de fer, attaquent les fous considérés comme des possédés... Comment s'étonner que des ornements décoratifs d'églises fassent une part si grande à la représentation figurée des formes les plus grotesques et les plus effrayantes ?

Seules certaines abbayes florissantes contrastent avec cette époque. C'est le cas du monastère de Fécamp, de l'abbaye de Saint-Victor, de nombreuses et riches églises à Paris, à Orléans, à Poissy, à Étampes, à Senlis, à Autun, ainsi que la fondation d'autres, dont plusieurs opulentes, comme Cîteaux, Fontevrault, Clairvaux dues à saint Bernard.

Mais bientôt, les abus de luxe dans la vie privée, ecclésiastique et laïque, accompagnent ces excès avec d'autant plus d'élan que l'on en a été sevré autour de l'an mille.

Parlant de la France, Grégoire VII écrit : « *Les habitants d'une même contrée, les amis, les proches, mus par la cupidité, s'arrêtent les uns les autres, et le plus fort torture son captif pour lui arracher ses biens. On regarde comme rien les parjures, les sacrilèges, les incestes,*

1. Baudrillart, *op. cit.*, tome III, p. 91.

les meurtres par trahison. Tout ce qui se peut faire d'abominable et de sanguinaire se pratique impunément, et une longue licence consacre ces crimes comme un usage héréditaire. »¹

Et le luxe dans tout cela ?

Parmi ces avatars et ces dérives, un certain luxe français est en train de naître et marquera l'histoire de l'humanité. Il est fondé sur le culte du beau, du pouvoir, du paraître et du goût avec une prédominance du sacré. Le luxe du premier millénaire, en plus de son héritage romain, a été religieux et sans cette composante, il ne serait pas né, ou en tout cas avec retard. Il a été surtout celui de la foi, celui de la transmission du savoir, des vertus de l'accueil et de la découverte du raffinement de la nourriture. Malgré un dernier siècle assez misérable, ce premier millénaire a considéré que l'homme devait honorer son créateur, mais aussi les créatures et les objets de la création, ce qui est la meilleure définition du luxe. Ce luxe religieux va se confirmer dans la deuxième partie du Moyen Âge. ■

1. Lettre à l'archevêque de Reims.